

457

Mercure
Octobre 1950

M. Nadeau

MERCURIALE

LETTRES

A PROPOS DES RAPPORTS GIDE-DU BOS. — Mme Charles Du Bos vient de publier simultanément le quatrième tome du *Journal* de Charles du Bos et les *Lettres de Charles du Bos et Réponses d'André Gide* (1). Elle nous invite, par là, à juger des motifs qui firent chavirer vers 1928-29 une amitié de près de vingt années et rendirent difficile, sinon impossible, la reprise, entre Gide et Du Bos, de ce « dialogue » auquel Du Bos tenait tant. L'événement qui, vers cette date, manifesta le divorce, nous le connaissons : c'est la publication par Charles Du Bos de ce que Gide a nommé une « étude-réquisitoire » : *Le Dialogue avec André Gide* (2). Du Bos commence par y être « enthousiaste » dans ses études sur *La Symphonie pastorale* et, plus tard, *Numquid et tu?...*, se montre fort équitable dans les *Cinq Entretiens*, avant de condamner sévèrement son ami dans *Le Labyrinthe à Claire-Voie* et, curieusement, de vouloir lui faire entériner cette condamnation dans la *Lettre-Envoi* : « Vous êtes le premier vivant que j'aie traité comme un mort... » lui dit-il en manière d'excuse, c'est-à-dire, sans ménagement mais sans parti pris.

Selon Gide, ce changement d'attitude de Charles Du Bos à son égard au cours de la rédaction du *Dialogue* aurait été dû à la conversion de Du Bos au catholicisme, en juillet 1927. Dans le *Journal*, à la date du 19 septembre 1928, Gide rapporte en l'approuvant le mot de Mme Théo à propos de Charles Du Bos et de son *Dialogue* : « Il fait son salut sur votre dos. » Le 11 août 1929, il range Du Bos dans la catégorie de la critique catholique dont il dit : « C'est au nom de Dieu que les critiques catholiques condamnent; ils ne peuvent se tromper, car Dieu les inspire; toute hésitation, tout contre-balancement, toute nuance même devient indice de transigeance et, partant, de tiédeur. Pour

(1) Les 2 vol. aux éditions Corrèa.

(2) Corrèa (réédité en 1947).

n'être pas vomis par Dieu, c'est nous qu'ils vomissent... » L'allusion à Charles Du Bos et au *Dialogue* se fait encore plus précise : « La foi, pour peu qu'elle soit vive (et la foi se doit d'être vive), exige, pour manifester son ardeur, des jugements pareils à des verdicts; non point sommaires peut-être, mais absolus, indubitatifs sinon indubitables, assésés du plus haut qu'il se peut et vraisemblablement tombant du ciel... » Envoi : « Voyous, Charlie, en toute bonne foi, qu'eussiez-vous pensé de moi et de cette amitié pour vous que je professe, si j'avais usé à votre égard de cette sévérité dont, au nom de Dieu, vous croyez devoir user envers moi? »

Toutefois, à côté de cette raison majeure et qui paraît suffisante, Gide, bien plus tard, en 1948, en découvre une autre. Il lit le tome II du *Journal* de Charles du Bos, qui vient de paraître, et il tombe en arrêt sur cet aveu à propos de la « gêne que j'éprouve présentement à l'égard de mon ami Gide » : « le tout (ici il est indispensable d'être entièrement sincère) souterrainement alimenté par ma résolution non moins formelle et non moins bien tenue, écrit Du Bos, de lui celer la déception que j'éprouvais de sa totale abstention en ce qui me concerne dans la période de choix du directeur de la *N. R. F.*... » Cet aveu est pour Gide « un trait de lumière, et il rappelle qu'en effet, après « la mort de Rivière en 1925, Du Bos eût pu postuler la succession, « mais nous étions parfaitement persuadés, ajoute-il, que la *direction* de Charlie eût rapidement mené la *N. R. F.* à sa ruine... Sa candidature ne fut même pas proposée. Tout ceci je le savais et me doutais bien qu'il en avait éprouvé quelque déception. Mais ce dont je n'avais pu me rendre compte, c'est l'amertume profonde et durable que lui laissa ce déboire. Ce fut la « plaque tournante » qui aiguilla soudain *contre moi son Dialogue avec André Gide*, commencé dans l'enthousiasme... Curieux de voir un esprit aussi soucieux d'équité, de droiture, à la merci des plus déformantes passions, à ce point accessible à la flatterie... »

De la part de Gide, la mise en avant d'un motif de cet ordre, somme toute assez bas, étonne, mais ce qui étonne davantage, en ce qu'il projette une vive lueur sur les véritables et curieux rapports des deux hommes travaillant à conserver les restes d'une pure et belle amitié après la publication du *Dialogue*, c'est un feuillet non encore publié du *Journal* et que Gide demande à Mme Du Bos d'insérer dans la Correspondance. Il aurait été écrit le 30 août 1929, le dernier jour de la seconde décennie de Pontigny. Gide raconte : « ... Charlie me prit bientôt dans ses bras et je connus sur ma joue le ruissellement de ses

larmes. Je voulais lui dire : « vous voudriez que je vous console d'avoir écrit votre livre », mais je n'ai pas osé. J'ai répété ce que je lui avais écrit ou dit précédemment : que je n'avais pas mérité son ironie. Il protesta qu'il n'avait usé d'ironie qu'à un seul passage de son livre. Puis ses sanglots redoublèrent tandis qu'il disait : « Toute mon erreur, voyez-vous, cher ami, vient de ce que j'avais mal calculé le retentissement d'...

le mal est venu de ce que ma voix portait plus que je ne voulais. » Cette phrase, un peu variée, il la reprit deux fois et ajouta : « Oui, je le vois bien, je me suis trompé, mais, Gide, que nous importe le jugement des autres. L'important, c'est que je vous le dise à vous, que je me suis trompé sur le retentissement de ma voix. » Et comme il entraînait de tout dans nos propos et même un peu d'hypocrisie... » Arrêtons-nous là, et puisque, par un auteur aussi concerté que Gide, le mot « hypocrisie » n'a pas été prononcé au hasard, tâchons de voir, à l'aide des éléments dont nous disposons, ce qui, en fait, dresse les deux hommes l'un contre l'autre, sous les apparences d'une amitié que Du Bos désire ardemment conserver et que Gide éprouve des scrupules à renier. Négligeons, autant qu'il est possible, les griefs d'ordre purement personnel.

A lire le *Journal* de Du Bos depuis le début (1921-1923), il n'apparaît pas qu'il y ait eu chez celui-ci, comme l'affirme Gide, « un changement brusque d'attitude », marqué par la publication du *Dialogue*. Du Bos, d'ailleurs, nie le changement, en proclamant que s'il prend publiquement position contre Gide, il lui reste attaché, et son étonnement à voir l'importance que Gide donne à l'attaque, ses regrets à propos de l'éclat qu'elle suscite, prouvent davantage encore sa bonne foi. Il ne déplore que le « retentissement de sa voix », parce qu'en fait, sur le fond, il était depuis longtemps l'adversaire de Gide, ou plutôt, il l'est devenu peu à peu et sans en avoir tout à fait conscience.

Si, en effet, entre 1921 et 1928, il fait toujours grand cas de Gide, s'il marie parfois son nom à ceux de Goethe ou de Nietzsche, il prend toujours soin de marquer les limites de son admiration. Il ne le trouve pas « authentiquement grand » (22 octobre 1924) ; il l'accuse de « sophisme » à propos de *Corydon* et lui reproche, « plus que chez Rousseau, le déballage » à propos des *Faux Monnayeurs* ; le 8 mai 1925, il livre même un aveu de taille : « quand, écrit-il, soit spontanément, soit du fait des circonstances, on vit en contact permanent avec son plan personnel le plus profond, Gide ne vous est à peu près de rien... » Il le place dans la catégorie du « gratuit ». A mesure qu'il exerce sur lui son esprit critique il le dévalorise, et c'est bien chez lui une évolution, non

« un changement brusque d'attitude ». Il prend de plus en plus nettement conscience d'une radicale incompatibilité de fins et de nature entre son ami et lui, et c'est d'ailleurs pourquoi il veut instituer entre eux un état de « dialogue » ; il a besoin de cet adversaire fraternel pour travailler à son propre perfectionnement.

Divergence de buts. Du Bos la formule le 15 octobre 1924. C'est Gide qui parle : « ...le débat est entre ceux qui comme vous se proposent un but — celui de la perfection intime — et ceux qui, comme mon jeune Bernard des *Faux Monnayeurs*, vont toujours de l'avant sans but, et sans chemin tracé d'avance, tout en souhaitant s'accomplir au maximum et vivre plus haut. » Faisant de la conduite de Bernard celle de Gide lui-même, Du Bos commente : « Oui, il a raison : entre lui et moi le débat est là aujourd'hui. » Et ce débat va s'alimenter de tout ce que la critique tire de l'œuvre gidienne pour cristalliser les deux positions. Il reproche à Gide la prééminence que celui-ci donne au point de vue esthétique, et, par contraste, il ne s'attache bientôt plus qu'au point de vue éthique, qui, à ses yeux, doit soumettre tous les autres.

Il déclare de plus en plus nettement que l'art n'est ni un jeu, ni un moyen d'évasion (à moins que ce ne soit « vers le haut ») ni même une raison de vivre, mais l'instrument privilégié (du moins jusqu'à la conversion) d'une spiritualisation. Et quand, en juillet 1927, il lui apparaîtra que le catholicisme, plus que la littérature ainsi envisagée, permet d'atteindre à la perfection morale, non seulement il attaquera publiquement son vieil ami, mais il aura le plus grand mal à s'intéresser encore à Byron, à Constant, tandis qu'il enverra Nietzsche par-dessus bord. L'homme nouveau qu'il est devenu ne se rattache plus à l'homme ancien que par la méditation sur saint Augustin (il projetait sur celui-ci un ouvrage qui, dit-il, eût été le meilleur de ceux qu'il a écrits) et sur la divine simplicité du curé d'Ars. Il a deux directeurs de conscience : l'abbé Altermann sur le plan religieux, Jacques Maritain, sur le plan où littérature et religion se sont mis en ménage.

Avant même la conversion, Gide le heurte par son appétit de bonheur, par sa recherche « égoïste » du plaisir, par son désir d'aimer la vie. Il ne lui pardonne pas le : « Je fus sauvé par gourmandise », Gide, dit-il, « ignore la douleur » ; il ne sera jamais « l'homme d'un purgatoire quel qu'il soit », celui qui ne veut pas comprendre que nous avons été mis sur terre pour souffrir et que c'est là notre destination. « La force du catholicisme, écrit-il le 1^{er} avril 1925, tient dans la profondeur avec laquelle il traîne au grand jour le lamentable de la nature humaine, et c'est pourquoi

Il n'y a jamais eu plus grand catholique que Pascal, parce que jamais personne n'a senti plus avant, pour reprendre sa propre formule que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures. » Ajoutant : « Oui, c'est là que je suis tenté de voir le nœud de toutes les conversions », il nous donne en même temps les raisons de la sienne. Gide confirme (4 février 1930) : « Ce qu'il aime, c'est la douleur même, la tristesse; c'est par là qu'il se sent chrétien. » Et sur leurs rapports antérieurs : « Quelles cajoleries n'a-t-il pas eues pour moi tant qu'il m'a cru douloureux, inquiet et qu'il pouvait jouer près de moi le rôle avantageux de consolateur! Il se caressait à moi comme un chat. »

Peut-être Du Bos se serait-il contenté, malgré tout, de confier à son *Journal* les réserves qu'il faisait sur la personne et l'œuvre de son ami et aurait-il continué publiquement dans la ligne des *Cinq Entretiens*, s'il ne s'était donné le devoir, après la conversion, de faire œuvre pie. Parce que Gide était l'homme qu'il aimait le plus, c'était lui qu'il fallait dénoncer, mieux : il fallait faire convenir Gide lui-même de la nécessité de cette dénonciation et, sinon l'amener à renier son œuvre, Du Bos n'allait tout de même pas jusque-là, du moins l'amener à penser que l'attaque était menée au nom d'un Bien supérieur, au nom de la Vérité. Gide regimbe et s'éloigne; Du Bos sincèrement s'en étonne. Il y a dans son cas plus de naïveté que d'hypocrisie, plus de bonnes intentions que de mauvaises, à franchement parler, rien même que de bonnes intentions; il n'était heureusement ni Maritain, ni Massis.

Mais que sa critique de Gide, si fondée soit-elle dans le détail, ait pu devenir l'arsenal où les adversaires les plus partiaux de l'auteur de *Corydon* ont à l'envi puisé (on sait notamment la fortune qu'eut le mot d'*inversion généralisée* appliquée à l'ensemble de l'œuvre gidienne), montre au mieux qu'il n'est pas de critique « objective » et que Du Bos s'est trompé en croyant parler au nom d'une Vérité à laquelle l'amitié même devait rendre les armes; il a, en fait, obéi à ses goûts et passions; ce sont eux qu'il faut connaître pour donner à ses jugements l'indice de correction nécessaire.

Maurice Nadou.